

premier violon en raclant avec une baguette une bûche de bois qu'il tenait sous son menton. La veille de sa fête, son père lui ayant demandé ce qu'il voulait : "Père, lui dit-il, veux-tu me faire un plaisir si grand, si grand que je t'obéirai toujours ?"

—Certainement, répondit le père.

—Eh bien, achète-moi un petit violon."

Il eut son violon ! Quelle joie ! il en dansa toute la journée. Ce violon, c'était les ailes de l'oiseau. Il répéta les airs qu'il avait entendus, et déjà on l'appelait dans l'auberge le petit violoniste. Sur ces entrefaites, les Français repartirent pour la seconde fois devant Vienne, le bombardement n'avait pas commencé, que la terreur s'était emparée de toute la ville ; chacun enfouissait ce qu'il avait de plus précieux ; et le petit Strauss, imitant ses parents, entra son petit violon dans la cave ; mais il ne put rester longtemps séparé de son cher compagnon, et les premiers soldats français qui entrèrent dans l'auberge, trouvèrent un enfant qui leur joua une valse. Ils étaient venus avec des idées peu nettes sur la propriété, mais l'enfant les apprivoisa avec sa douce musique ; ils ne touchèrent à rien et payèrent leur écho. Des grenadiers aux grosses moustaches arrivèrent ensuite qui embrassèrent le petit musicien, et un capitaine s'écria en battant des mains :

"Il a du talent, le petit coquin ! S'il était à Paris, il deviendrait un grand artiste !"

Quand les Français eurent quitté Vienne, le père Strauss dit un jour à son fils :

"Ta présence est maintenant superflue à l'auberge, il est temps que tu apprennes un métier. Que veux-tu devenir ?"

L'enfant, effrayé du ton qu'avait pris son père, ne disait mot ; il tremblait. Ah ! s'il avait osé répondre, mais il craignait tant son père !

"Eh bien, lui dit celui-ci, nous allons faire de toi un relieur ; j'ai arrêté toutes les conditions, tu entreras en apprentissage la semaine prochaine."

Le relieur chez lequel le petit Johann fut envoyé était fanatique de son métier : il ne voyait rien au-dessus des relieurs qui avaient, selon lui, une noble et sainte mission à remplir en ce monde, et des récompenses spéciales à attendre dans l'autre. Mettant Johann vis-à-vis d'un pot à colle, son patron lui dit :

"L'imprimeur fait quelque chose, il est vrai, pour l'écrivain ; il imprime, mais son livre resterait tout nu, et personne ne le lirait, s'il n'y avait le relieur qui l'habille !"

Le nouvel apprenti n'écoutait guère ces discours, il pensait à son violon. On lui avait défendu d'y toucher, même lorsque sa journée de travail était finie. Le petit Johann prit patience, espérant qu'il aurait tout le dimanche à lui ; mais son patron, qui n'était pas content de son travail, étendit aussi la défense à ce jour-là.

"Vous êtes un tyran, s'écria alors l'enfant avec un geste de révolte ; je ne veux pas être relieur, je m'en vais."

Et il s'enfuit avec son violon avant que le terrible maître fût revenu de la stupéfaction dans laquelle l'avait plongé un langage aussi révolutionnaire.

Où aller ? Retourner chez son père, c'était s'exposer à être ramené de force chez son patron. Il courut devant lui, au hasard et à la garde de Dieu ; il franchit la ligne des fortifications et reconnut la route de Doëbling. La matinée était radieuse, les oiseaux chantaient leurs amours printaniers dans les arbres en fleurs, les scarabées couraient dans les prés comme des écoliers en vacances. Le petit Johann alla s'asseoir sur un tertre, à l'ombre d'un groupe de tilleuls aux émanations embau-mées ; puis, tirant son cher violon de dessous son habit, il joua tous les airs qu'il savait ; et, quand il eut épuisé son répertoire, il improvisa quelques phrases musicales qui lui couraient dans la tête, et il lui sembla que son instrument répondait à ses pensées, comme la voix d'un ami. Il avait emporté dans sa poche un morceau de pain sec, ce qui lui constitua, avec quelques gorgées d'eau de source, un repas

qu'il n'eût pas échangé contre un festin de roi. Enfin, le soleil disparut, la nuit arriva, et il était encore là, sur son tertre, jouant du violon : il s'endormit, son instrument dans ses bras, et il entendit en rêve les mélodies d'une musique de séraphins. C'était la musique de la liberté !

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le lendemain, les oiseaux chantaient de nouveau, les hirondelles se baignaient dans l'air azuré du ciel, et un homme était debout devant lui, qui le regardait d'un œil étonné. Le petit musicien eut peur et voulut se sauver.

"Ne me reconnais-tu pas, Johann ?" lui dit l'inconnu.

Cette voix ne lui semblait pas tout à fait étrangère : l'inconnu lui dit alors son nom, et le petit Johann se rappela avoir vu cet homme à l'auberge paternelle ; il lui raconta son escapade, en lui recommandant bien de ne pas le trahir.

"Il y a place pour deux dans le logement que j'ai loué à Doëbling, lui dit M. X. ; viens avec moi, mon garçon, tu seras là en lieu sûr et tu pourras jouer du violon toute la journée."

Johann mit sa main dans celle que lui tendait ce protecteur providentiel, et une heure après il était installé dans une jolie chambre, dont la vue s'ouvrait pleine de solitude et de silence sur un immense jardin. M. X. partit immédiatement pour Vienne, où il alla rassurer le père Strauss sur le sort de son fils. Quant au maître relieur, il passa un mauvais moment : les commères du quartier l'accusèrent d'avoir si fort maltraité le petit Johann qu'il était allé, disaient-elles, se jeter dans le Danube.

Enfin l'ex-apprenti relieur rentra au foyer paternel, et M. X., son protecteur, lui fit donner des leçons par le célèbre violoniste Polyschansky. Strauss trouva un emploi auprès du maître de chapelle Pamer, puis il fut reçu dans l'orchestre de Lanner. A cette époque, il n'était pas encore d'usage de faire payer d'entrée aux concerts ; et le jeune Strauss, le chapeau bas et une assiette à la main, s'en allait quêter parmi l'assistance. Lanner ne tarda pas à être frappé du talent et du zèle extraordinaire de sa jeune recrue ; pendant le carnaval de 1825, il divisa son orchestre en deux bandes, et confia la direction de la seconde à Strauss.

Un soir que Johann faisait danser un nombreux public à l'Arbre-Vert, la porte de la salle s'ouvrit, et il vit entrer une jeune fille, si merveilleusement belle, qu'il rougit et ne la quitta plus des yeux. La jeune fille, se sentant observée, rougit aussi. Au même instant, une des cordes du violon de Strauss se brisa, mais le jeune musicien arracha l'instrument de son voisin, et continua, avec une nouvelle ardeur, à jouer la polka commencée, car il le sentait—c'était pour elle qu'il jouait ! Rentré chez lui, au lieu de se coucher, il se mit au travail et composa sa première valse, qui décida de sa vocation de compositeur.

Strauss et Lanner s'étaient liés d'une amitié étroite. Lanner était le type du Viennois bon vivant, toujours gai et sans souci ; il n'avait jamais le sou et trouvait que les dettes étaient bien portées. Strauss et Lanner n'avaient souvent qu'une chemise à mettre à eux deux, mais comme ce vêtement est difficile à partager, ils le tiraient au sort, et celui qui avait perdu était obligé de boutonner sa redingote jusqu'au cou, quelle que fût la chaleur.

Strauss avait osé enfin se commander un habit noir. Son tailleur choisit le meilleur des cendres pour venir lui en réclamer le prix, de bon matin, avant qu'il fût levé. Hélas ! la bourse du dormeur était à sec. Le tailleur ne voulant pas s'en retourner les mains vides, reprit l'habit qui était sur une chaise, malgré les supplications du pauvre musicien, qu'il condamnait aux arrêts forcés dans son lit, car ce vêtement était le seul qu'il eût.—Strauss pria son bon génie de venir à son aide, lorsque le tailleur entra :

"Votre habit, lui dit-il, est trop usé pour que je puisse le revendre ; je préfère vous le laisser. et avoir confiance en votre probité."

Ce fut dans cette brillante situation que

Strauss se maria ; mais la jeunesse doute-t-elle de quelque chose, et n'avait-il pas le droit de croire en son étoile ?

Quand les deux maîtres se séparèrent, Lanner fit voter ses musiciens, laissant toute liberté à ceux qui voulaient suivre Strauss ; celui-ci se trouva ainsi à la tête d'un orchestre de quatorze musiciens, et le succès de ses premiers concerts fut immense. Vienne, cependant, se partagea en deux camps : les *Lannériens* et les *Straussiens*.

Strauss entreprit bientôt un grand voyage musical à travers l'Europe ; il alla à Munich, à Hambourg, à Amsterdam, à La Haye, et vint à Paris, où il joua devant la famille royale, aux Tuileries. Louis-Philippe lui serra la main en lui disant :

"Je connais depuis longtemps vos compositions, et je suis charmé de faire votre connaissance personnelle."

Le lendemain, on lui remettait, de la part du roi, une somme de 2,000 francs.

Strauss donna, avec Musard, une série de vingt concerts ; puis il partit pour Rouen et le Havre, et revint à Paris diriger un orchestre de cent quarante musiciens à la salle Saint Honoré. Quatre mille masques se démenaient comme des possédés sous son archet diabolique.

Meyerbeer et Cherubini vinrent l'entendre pendant son séjour à Paris.

"C'est une musique très-originale, dit Meyerbeer, et comme on n'en entend nulle part : c'est bien l'écho de cette vie viennoise si amusante, si gaie, si folle ; cet homme est un maître dans son genre."

Strauss se rendit ensuite en Angleterre, où il fut reçu avec des transports d'enthousiasme ; puis il revint en Autriche, pour mourir dans la force de son talent et à l'apogée de sa gloire.

Il a laissé trois fils : Joseph, Johann et Edouard. Joseph a succombé en Russie, des suites d'un refroidissement ; Johann s'est fait compositeur d'opéras et ne dirige plus que les orchestres des bals de la cour et des bals de l'Opéra de Paris. Il a la vivacité française dans le caractère et les manières ; il vit à Hitzing, l'Auteuil viennois, avec sa charmante femme, jadis une des étoiles de l'Opéra de Vienne. Son cabinet de travail est décoré à la turque et meublé d'un immense piano à queue, hommage d'admiration d'un riche Américain. En face de sa grande table de travail encombrée de papiers de musique, se trouve son buste à demi caché sous des couronnes de laurier aux larges feuilles d'or.

L'auteur du *Carnaval de Rome*, de *Ca-gliostro*, de la *Reine Indigo*, du *Prince Mathusalem* et de la *Tzigane*, est père d'une ravissante petite fille qui est déjà une musicienne accomplie.

Edouard est resté fidèle à ses fidèles Viennois et aux traditions paternelles ; l'hiver, il règne en souverain absolu à la Salle des fleurs, au Cursalon, au Musikverein ; il a cinq ou six orchestres sous sa direction, et il court dans son équipage d'un concert à l'autre ou d'un bal à l'autre pour présider ici à une ouverture, pour enlever là une valse ou une polka. En été, il trône au milieu de son orchestre au Jardin populaire ou au Parc de la ville, et les jolies Viennoises qui accourent pour l'entendre, forment autour de ce roi de la valse, une cour comme jamais souverain n'en a eu ou n'en pourrait avoir.

VICTOR TISSOT.

GAZETTE DES TRIBUNAUX

UN MARI TUÉ PAR SA FEMME

Le mari était ivrogne, paresseux et brutal ; la femme, elle, de mœurs plus que légères, et, dans ces conditions, il est facile de supposer les scènes et les violences dont l'intérieur des époux Tête, cultivateurs à Loyettes, dans le département de l'Ain, était journellement le théâtre.

Et cependant cette union n'était pas de date récente, et vingt années de vie en commun auraient pu faire espérer que les époux, par le seul fait de l'habitude, laisseraient au temps seul le soin de délier le lien conjugal.

Eh bien, non ! la femme, elle, n'a pas eu la patience d'attendre et a demandé au crime le veuvage et l'indépendance.

C'est une dernière scène, une scène analogue à celle qui s'était produite la veille sans doute et qui se serait reproduite le lendemain peut-être, qui a précipité la catastrophe dans les conditions qui nous sont révélées par l'acte d'accusation.

Le 21 octobre, jour du crime, le fils aîné était venu voir ses parents. Il ne trouva à la maison que sa mère et sa petite sœur ; il donna de l'argent à sa mère en lui disant : "Mère, voilà un peu d'argent, prépare-nous à souper." Le père était à l'auberge ; le fils s'y rendit ; le père lui dit de l'appeler s'il n'était pas rentré à la maison à la nuit tombante. L'heure du souper venue, le père étant absent, le fils voulut aller le chercher ; sa mère lui répondit : "N'y va pas, il nous battrait." On soupa ; le père rentra à huit heures, se mit en fureur de ce qu'on ne l'avait pas attendu et dit à sa femme de préparer du fricot ; elle lui répondit qu'il y en avait assez ; alors commença une scène de violence qui devait se terminer par un crime et qui dura 24 heures ; le père mit son fils à la porte, lui reprochant de manger son bien. Son fils lui répondit : "Je puis manger quelquefois chez vous, vous prenez tous mes gages." Il le jeta à la porte en disant : "Va-t-en, tu n'es pas mon fils."

Après cela, la femme prétend que son mari maltraita sa petite fille et qu'il les jeta toutes les deux à la porte ; la femme se réfugia chez sa mère. Dans la nuit, éclata un incendie dans le village. Tout le monde alla porter des secours. En revenant, le père rentra, ferma la porte, et la femme ne put rentrer chez elle avec son fils qu'à sept heures du matin. La querelle recommença alors, le mari sortit et revint à une heure. Le repas était fini, il recommença la même querelle que la veille. Il dit à son fils "qu'il avait quelque chose sur le cœur, et qu'il ne savait pas comme ça allait finir." En disant ces mots, il frappait son fils à la figure et menaçait sa femme. C'est alors que la femme sortit, prit la pioche que le cantonnier Bognet, qui était venu pour arranger des tonneaux, avait laissée à la porte, et en asséna un coup sur la tête de son mari ; la victime tomba morte, et la femme furieuse lui porta encore deux autres coups derrière la tête. Le fils, voyant tomber son père, s'enfuit épouvanté et courut chercher un médecin ; quand celui-ci arriva, la porte était fermée, on dut passer par une fenêtre. Le médecin déclara qu'il était mort, et la femme s'écria alors : "Eh bien ! s'il est mort, il n'aura pas besoin de bouillon."

Ces faits, la femme Tête en reconnaît la complète exactitude, et à l'audience ne manifeste ni regret ni repentir.

Après l'audition des témoins, qui n'apporte aucun élément nouveau aux débats, le défenseur dépose des conclusions tendant à ce qu'il plaise à la cour de poser la question de provocation du mari comme résultant des débats.

La cour donne acte droit aux conclusions de l'avocat et décide que la question sera posée.

Le jury se retire pour en délibérer, puis, après trois renvois successifs dans la chambre des délibérations pour rectifier des erreurs de forme, il revient apportant un verdict affirmatif sur la première question, négatif sur la seconde. A la première lecture, le verdict était affirmatif sur les deux questions.

Me Tissot demande que la cour lui donne acte de ce qu'en audience publique, le chef du jury a répondu *oui* la première fois sur la deuxième question et *non* la troisième fois.

La cour donne acte de ce fait à la défense et rend un arrêt qui condamne la femme Tête à dix ans de réclusion.

Le père de Dumanet écrit à son fils une lettre qui se termine par cette phrase :

"... Plus rien à te dire, mon cher fils ; ta mère et moi nous nous portons bien ; la vache bretonne a vêlé, le veau est défunt, nous sou-haitons que la présente te trouve de même !"